

du reste, pour ne pas applaudir à des supercheries grossières dont ils espéraient tirer avantage.

Une autre fois, la scène se passait encore dans nos murs, en 1524, il ne craignit pas de protester énergiquement. Notre compatriote Symphorien de Builloud, devenu évêque de Soissons, et le cardinal de Lorraine avaient introduit à la cour de France, momentanément à Lyon, et fait admettre par le roi François I^{er}, et sa mère Louise de Savoie, le fameux Corneille Agrippa, médecin, alchimiste, théologien, professeur de sciences occultes, qui savait lire dans les astres, qui par leur influence opérerait l'alliance, le divorce ou la transmutation des métaux. Un homme de cette force ne pouvait manquer d'être accueilli avec honneur : il obtint bientôt tout crédit auprès de Louise, duchesse d'Angoulême qui le gratifia d'une pension. Cette princesse se montrait très-entichée de la cabalistique et de ses œuvres; cette folie fut partagée par les habitants de toutes les classes, l'exemple avait été contagieux; aussi, durant quatre années, Agrippa fut le personnage le plus en faveur, le plus renommé de notre ville; il est vrai de dire toutefois, qu'il promit plus de merveilles qu'il n'en accomplit, malgré les prétendues ressources de son art, et la crédulité du vulgaire.

C'est contre lui, contre ses manœuvres que Champier, qui ne voulut pas passer pour dupe, fit paraître, sans oser le nommer toutefois, la vigoureuse lettre où il attaque, flétrit les astrologues et les alchimistes, au risque de blesser les sentiments et les préjugés que la cupidité et l'ignorance avaient enracinés, entretenaient dans le monde.

Soutenu, guidé par la ferme pensée de combattre, de détruire l'attachement aveugle accordé aux Arabes, à leurs pratiques, à leurs doctrines, Champier avait préparé ses armes de longue main. Dans ses voyages,